

Nouveautés

Number 67, October 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45315ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1987). Review of [Nouveautés]. *Québec français*, (67), 84–94.

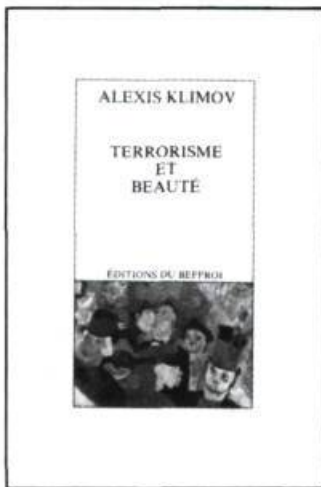
terrorisme et beauté

Alexis KLIMOV

Éditions du Beffroi, Québec, 1986, 147 p.

Ce livre noue deux essais. Le premier, « la Beauté peut-elle sauver le monde ? », s'efforce de dégager le sens d'un propos attribué au prince Mychkin dans *l'Idiot*: « La beauté sauvera le monde. » Cette « vérité » n'est point certitude calculable mais, comme toute vérité fondamentale, incandescence exprimant une conviction intime mûrie à même la vie. La vie, non l'existence. L'intensité, non l'ennui: « sans vie intense, point de vérités; sans vérités, pas de possibilité de vivre intensément » (p. 29-30). La peur qu'éprouvent les « braves gens » devant la vie est à la source du collectivisme et du totalitarisme, leur inconscience met l'humanité en péril parce qu'elle constitue la dimension psychique de l'objectivation de l'être humain et que là où triomphe l'objectivation, la beauté est impossible. La beauté sauvera le monde si elle vainc l'objectivation. Celle-ci, dans le second volet du livre (« Terrorisme et Objectivation »), est opposée à la création. Niant la dimension métaphysique de l'être humain au profit d'une conception de l'individu-machine assimilé à un rouage social fonctionnel sans valeur ni dignité personnelles, l'objectivation, lorsqu'elle prétend assurer le bonheur d'une collectivité, requiert un contrôle absolu qui mène au terrorisme. Le terrorisme est une abomination, mais il est servi en spectacle aux « braves gens » dont l'inconscience et la complicité cautionnent les horreurs totalitaires. Endiguer l'objectivation incombe alors aux créateurs, à toutes les personnes qui, conscientes des contradictions de l'être humain, sans illusion sur la possibilité d'un paradis terrestre toujours floué par l'inéluctabilité de la mort, refusent pourtant de se résigner à la médiocrité de l'indifférence et se ressourcent constamment au plus profond de leur être, là où la liberté aspire à la beauté.

Guy BOUCHARD



le secret d'emma

Jean RENAUD

Les Éditions du Beffroi, Québec, 1987, 175 p.

Dans son deuxième essai, Jean Renaud poursuit vaillamment sa « Quête antimoderne » sous la bannière de l'humanisme. « L'état de barbarie de nos arts et de nos mœurs » (p. 155) dépendrait, en majeure partie, du culte que nous vouons à la technique, cette « épidémie calamiteuse qui ronge l'âme occidentale » (p. 58), et à la « science [qui] est extermination » (p. 98). Éraflant au passage les gens ouverts (p. 23), les éducateurs sociaux (p. 24), l'art homosexuel (p. 25), les illettrés (p. 28), la psychologie moderne (p. 29), la philosophie de l'histoire (p. 32), la psychanalyse (« cette vaste entreprise de diffamation » p. 116)..., l'auteur déplore l'absence de saints et de héros au sein d'une humanité sous « la domination matérielle de l'intelligence » (p. 64).

Que ce soit à travers les aphorismes des « Moralités », de l'« Autoportrait du raté » ou des textes tels « le Salut par l'Église », « la Blessure et l'Extase », Renaud prend plaisir à creuser le fossé entre l'humanité et Dieu. Sa devise pourrait être « Mépriser les hommes ? Cela est trop naturel pour être grand » (p. 50); son ambition littéraire: « Me répéter jusqu'à devenir aussi bête qu'un théologien et aussi excité qu'un mystique » (p. 95); son prochain ouvrage?: « Avec le temps on s'adoucit. Soit que l'on devienne plus fade, soit que l'on se découvre assez riche pour se contenter de sa propre conversation » (p. 42).

Lise PELLETIER

le repos et l'oubli

Naïm KATTAN

Hurtubise HMH, Montréal, 1987, 197 p.

Après une longue préface qui justifie son cheminement, de sa naissance à Bagdad à son installation à Montréal, l'auteur se livre à une série de réflexions où se mêlent à la fois une espèce de douce sérénité à l'image du repos que suggère le septième jour et aussi l'oubli que la société présente, à cause des malheurs sans nom qui l'accablent, cherche



avec frénésie. On se rend vite à l'évidence du grand respect, voire d'une perspicace admiration que ces essais, abondamment illustrés par des citations de la Bible et du Coran, vouent aussi bien à Tolstoï, à Saül Bellow qu'à Northrop Frye. Qui plus est, ce recueil s'attarde à faire ressortir certaines dichotomies entre des réalités d'une part imbuées de spiritualité (le verbe et l'icône, la prière) et d'un autre côté celles qui ne cessent d'alimenter le quotidien (censure et tolérance, guerre et paix) ou qui sont directement reliées à des faits politiques précis (nationalismes canadiens et identités culturelles). Ces observations sur les civilisations côtoyées par l'essayiste se situent dans un effort lucide de compréhension, à savoir tenter de cerner le pourquoi de ce qui constitue le tissu des comportements humains, le tout aboutissant à l'acte d'écrire, sorte de quête par excellence du repos, c'est-à-dire de l'essentiel. La généreuse perspective de ces textes se présente dans un style alerte, juste et non boursoufflé de formulations complexes. De la simplicité de l'écriture transparait cet examen clairvoyant du passé, du temps qui façonne l'histoire.

Yvon BELLEMARE

la gorgone dans « morts sans sépulture »

Eugène ROBERTO

Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, 1987, 168 p. (16,95 \$)

Visant à mettre en relief la figure mythique de la Gorgone dans *Morts sans sépulture*, la démarche d'Eugène Roberto présente un double intérêt. Elle nous propose une lecture originale de la pièce de Sartre en même temps qu'elle s'interroge sur la genèse de cette œuvre. L'analyse, menée en deux temps, repose sur l'hypothèse voulant que « le drame présente une obsession du regard » (p. 12), regard gorgonien s'entend qui, source de connaissance et de culpabilité, recèle un pouvoir pétrifiant. La première partie de l'ouvrage, où la « lecture mythologique » est à son plus fort, démontre l'omniprésence de ce motif particulier en procédant, à la lumière des composantes de ce mythe, à une analyse de l'espace et des personnages et souligne notamment avec beaucoup d'à-propos la nature perséenne que présente l'un des protagonistes, Jean, le chef des maquisards. La seconde partie, plus conventionnelle, se voulant l'étude proprement dite du manuscrit de Sartre, dont l'auteur avait la chance de disposer, s'efforce de comprendre les diverses étapes de maturation qu'a connues l'œuvre.

Plutôt réussie dans l'ensemble, cette recherche présente malheureusement une bibliographie sommaire, voire incomplète. L'auteur s'appuie, par exemple, sur les propos de Robert Graves (p. 27) sans mentionner l'ouvrage en cause. Une faiblesse à prendre en considération si l'on songe que ce livre, en raison de la nouveauté de son approche et de son sujet, est sans doute appelé à devenir pour plusieurs un ouvrage de référence. Ce qui n'enlève au demeurant rien à la force de l'étude qui réside dans une compréhension étonnante du mythe de la Gorgone débouchant sur une interprétation judicieuse et toute personnelle de l'œuvre. Une démarche qui non sans raison en intéressera ou en inspirera plus d'un.

Jeanne TURCOTTE

albert camus soleil et ombre

Roger GRENIER
Gallimard/Lacombe, Paris,
1987, 341 p. (19,95 \$)

Roger Grenier s'est lié d'amitié à Albert Camus alors qu'ils travaillaient ensemble pour la revue *Combat*. Il a publié, entre autres, l'album *Camus de la Pléiade*, l'édition critique des œuvres complètes de l'écrivain et une biographie intellectuelle, *Albert Camus soleil et ombre*.

Le sous-titre, « Une biographie intellectuelle », est très pertinent. En effet, *Soleil et Ombre* retrace de façon chronologique l'évolution de l'œuvre de Camus. La vie privée de l'auteur de *l'Étranger* n'est évoquée qu'en tant que moyen de comprendre ses textes romanesques, dramatiques, journalistiques ou critiques.

Chaque chapitre de cet essai traite d'un texte précis : ses sources, ses versions, ses conditions d'écriture et de publication, sa réception sont abordées de façon détaillée, rigoureuse et soignée. De nombreuses pistes de lecture sont proposées, supportées par des extraits de l'œuvre, judicieusement choisis et bien intégrés à l'analyse. Chaque division est faite de façon à former un tout indépendant et à montrer une étape dans l'évolution de la création et de la pensée de Camus. Ce travail remarquable est représenté, entre autres, par les analyses de *la Peste* et d'*Actuelles I*.

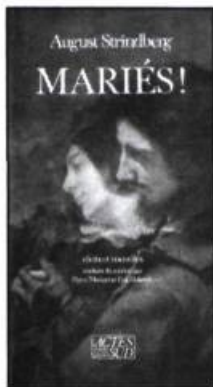
L'auteur montre Camus sous un jour sympathique et attachant, et fait ressortir la pertinence de ses écrits dans le contexte actuel. Il nous donne vraiment le goût de lire ou de relire l'écrivain décédé il y a vingt-sept ans. Pour cette raison, et pour beaucoup d'autres, *Albert Camus soleil et ombre* est un livre que je recommande sans hésitation.

Pierre NADEAU

deux cents ans de villégiature dans charlevoix

Philippe DUBÉ
P.U.L., Québec, 1986, 336p.

Elle était attendue depuis longtemps cette œuvre magistrale de Philippe Dubé sur la région de Charlevoix. Et quelle approche originale et pertinente que de s'y introduire par le biais de la villégiature ! Voici une œuvre qui saura satisfaire tant le spécialiste de l'histoire, de la géographie ou de l'architecture que le simple touriste curieux de comprendre



NOUVEAUTÉS

ce qu'il voit et apprécie. On y donne assez de détails pour soutenir l'intérêt du connaisseur alors que les sous-sections et les illustrations sont assez nombreuses pour permettre à l'amateur de consulter le volume sans se sentir obligé de tout lire. Il convient de signaler la préface de Jean Palardy qui constitue une belle entrée en matière.

Ce livre parle de villégiature, il va de soi, mais aussi de ses liens avec la communauté de Charlevoix : économiques, culturels, historiques, voire même politiques à l'occasion. Un volume fort bien documenté.

Les détails que l'on y donne sur les mœurs, coutumes et habitudes des principaux personnages ayant marqué les diverses époques sont intéressants, parfois même truculents. La curiosité est sans cesse éveillée par l'évocation des noms de ces personnages célèbres venus d'autres régions ou pays et qui ont apprécié Charlevoix : Jacques Cartier, Champlain, Fraser, Nairne, Buies, Chamard, Taft, Lemieux, Forget, Gouin, FitzPatrick, Binsse...

Dans le chapitre consacré aux villes sur la falaise, l'auteur s'applique à situer les bâtiments qu'il décrit dans les grands courants et styles architecturaux de l'histoire (classique, romantique, renouveau classique, Regency) et fait ressortir les nombreuses influences telles que française, anglaise, écossaise, normande, traditionnelle canadienne, Nouvelle-Angleterre et autres.

Une œuvre de référence pour quiconque s'intéresse à Charlevoix.

Robert Noël DE TILLY

nouvelles

mariés !

August STRINDBERG
Actes Sud, Paris, 1986, 367 p.

Portant sur le mariage, ce recueil de nouvelles d'August Strindberg fut publié en deux tomes à la fin du siècle dernier. Il devint un de ses ouvrages les plus lus en Suède alors qu'en France il resta, jusqu'à présent, peu connu. Seul le premier tome eut droit à une traduction française. Mais, voilà que, cent ans après leur parution, toutes les nouvelles, traduites en français, sont réunies en un seul volume.

Mariés ! regroupe une trentaine de récits qui présentent généralement la même intrigue : deux personnages s'aiment passionnément et se marient ; puis, ils découvrent que le bonheur conjugal est impossible à obtenir, à moins que la femme se consacre à « son rôle de mère et d'épouse qui se sacrifie pour les autres sans jamais penser à elle-même ». Selon que la femme accepte ou non ce rôle, le texte se termine soit sur un retour de l'harmonie, soit sur un échec immense dont l'homme subit amèrement les conséquences.

Tous les couples sont calqués sur un même modèle stéréotypé. Le personnage masculin est un bon vivant rempli de qualités, réduit à l'esclavage par la femme ; cette dernière reçoit un traitement impitoyable : on la décrit comme avare, menteuse, paresseuse, corrompue, méchante, stupide, inférieure... Seule la mère rangée est épargnée.

Le contenu de l'œuvre a beaucoup plus une portée moralisatrice que littéraire. Certes, le charme vieillot du style, les descriptions de la société, l'ironie cinglante et les dialogues rythmés sont assez agréables. Malgré cela, *Mariés !* se signale surtout par son caractère de pamphlet antiféministe. Strindberg cherchait, à sa façon, à protester contre l'émancipation de la femme.

Les courts récits de Strindberg appartiennent à un autre siècle, c'est évident. Loin de moi l'idée de jeter la pierre à l'auteur. Mais, que ces nouvelles soient publiées dans une édition de qualité au détriment de textes oubliés, mais plus intéressants, me semble un peu injuste.

Pierre NADEAU

un homme paisible

Donald ALARIE
Pierre Tisseyre, Montréal,
1986, 184 p. (12,95 \$)

blues note

François PIAZZA
VLB éditeur, Montréal, 1986, 116 p.

Donald Alarie revient avec un nouveau recueil de nouvelles, son premier depuis qu'il a remporté le prix Jean-Béraud-Molson 1980 avec *Jérôme et les mots*. Entretemps, il a publié en 1983 un roman, *la Vie d'hôtel en automne*. *Un homme paisible* regroupe quarante et une nouvelles, très courtes, dont la plus longue est de quinze pages. Et c'est très bien ainsi ; l'auteur parvient à susciter l'intérêt du lecteur dès les premières lignes du récit en le plaçant immédiatement en situation, il ne s'empêtre pas dans des détails inutiles et va à l'essentiel. À l'image du personnage principal de la nouvelle qui donne le titre au recueil, la plupart des personnages sont des gens paisibles et discrets mais il leur arrive parfois d'accomplir des choses surprenantes ; la réalité dont plusieurs semblent s'accommoder devient pour certains autres une mince vitre qu'il suffit de faire éclater afin de voir ce qui se passe de l'autre côté. Parfois, c'est une peinture, le départ d'un train ou une chevelure qui ouvre la voie à d'autres possibles. L'agencement des récits et leur diversité, l'alternance entre les nouvelles de l'instantané et celles plus longues, entre le réalisme et le fantastique avec une certaine dose d'humour contribuent à l'unité du recueil et à sa grande qualité.

Blues note de François Piazza, composé de huit nouvelles assez disparates, peut laisser le lecteur sur sa faim. Cependant, dans ses meilleurs textes (« Marie-Ange trio », « la Ballade d'En-vau »), l'auteur surprend par sa sensibilité et sa facilité à traduire la vie intérieure de ses personnages ; entre Claire et Frédéric, entre l'espoir et la peur de se tromper, Marie-Ange, une ex-sœur, hésite ; « il ne lui reste plus qu'à trouver le courage d'être ce qu'elle sera » (p. 62) ; un homme retrouve dans sa mémoire une route dans les collines, la nuit, une femme sous le pin parasol dont le souvenir « dévore le tableau » (p. 93). Dans l'ensemble, le recueil est assez bien réussi, on sent très bien la nostalgie qui se dégage de ces pages mais, trop souvent, la poésie et l'humour ne font pas bon ménage ; la dernière phrase du texte (« La rue Rachel est frète à souer ! ») laisse un peu perplexe...

Jean GUAY

l'obsédante obèse et autres agressions

Gilles ARCHAMBAULT
Boréal, Montréal, 1987, 147 p.

J'ai toujours trouvé facile pour un auteur d'assembler quelques idées éparées, très courtes, de leur donner un titre et d'en faire une sorte de soi-disant recueil de nouvelles. Pour cette raison, j'ai abordé le quinzième livre de Gilles Archambault, *l'Obsédante obèse et autres agressions*, avec un préjugé défavorable.

À prime abord, le titre du volume et sa couverture quelque peu grotesque laissent présager un recueil humoristique. Ce n'est toutefois pas le cas. L'auteur nous présente 135 nouvelles, d'à peine une page chacune, regroupées principalement sous les thèmes de la solitude, de l'amour (malheureux) et surtout de la vieillesse (désolante). Certaines d'entre elles, parfaitement réussies, telles « la Mer », « Ascension sociale », « Au restaurant », « Mon chat », « la Peur » et « le Long Couteau » parviennent à surprendre le lecteur. Cependant, le manque d'originalité de la plupart des nouvelles lasse le lecteur. L'auteur exploite le quotidien de façon banale et les fins des diverses nouvelles se révèlent décevantes, presque toujours prévisibles. Aussi, si quelques pages méritent d'être retenues (sur 135, quand même!), la majorité d'entre elles devraient être rangées dans le fond d'un tiroir... à moins qu'elles n'y soient remises?

Hélène MARCOTTE

plages

G. BRULOTTE, M. MONETTE,
M. LARUE, S. WEIL
Québec/Amérique, Montréal, 1987, 130 p.

Genre dit « mineur », la nouvelle attire de plus en plus d'adeptes au Québec. Certains auteurs se regroupent même pour broder des récits autour d'un thème. C'est notamment le cas du dernier collectif *Plages*, recueil conçu sous la direction de Madeleine Monette. Quatre auteurs découpent le scénario d'une séduction avortée, d'un destin tragique, d'une solitude néfaste. Une plage où le regard fureteur, invitant, complice et scrutateur, crée des chimères, des amours de porcelaine, des quêtes inachevées... Une plage qui attire les corps, les manipule, les brûle, les rejette, les meurtrit. Une plage où foisonnent les images issues de monologues intérieurs ou de dialogues de sourds. « Plagiaires » de Gaétan Brulotte s'articule autour d'une correspondance sensuelle

qui reflète l'état intérieur de chacun des personnages et dépeint, du même coup, les relations superficielles avec leur entourage. Monique LaRue, pour sa part, privilégie, dans « Babil », la relation femme/enfant où la parole tend vers l'acte sans y parvenir, malgré un désir intense d'expression. D'ailleurs, l'écriture témoigne de cette impuissance par l'utilisation de phrases courtes souvent elliptiques. « La Plage » de Madeleine Monette se définit en fonction du regard réel ou imaginé, désiré ou confondu, de l'autre sur soi-même. Chacun des gestes de l'héroïne est posé par crainte ou désir et devient impulsif ou calculé, selon l'effet à produire. Texte descriptif que celui-là où la fiction se fusionne à la réalité. Sylvie Weil brosse, dans « Marceline », un des plus beaux textes du recueil, le tableau d'une femme passive, mise à l'écart par ses semblables, qui participe en bout de piste à un concours de chanson organisé sur la plage, et qui décide sans tambour ni trompette de tenter sa chance à la radio, livrant à leur sort mari et enfants.

Malgré la diversité de ces nouvelles, *Plages* ne lèse en rien ni la qualité ni l'uniformité du recueil.

Denis CARRIER

récits

symphonie pour une main

Claude BOISVERT
Meera, Val-d'Or, 1987, 176 p.

Publié par la toute jeune maison d'éditions Meera qui se consacre aux écrivains de la région de l'Abitibi, *Symphonie pour une main* est un recueil qui n'annonce malheureusement pas de ruée vers l'or.

Claude Boisvert touche beaucoup à l'insolite et à l'étrange, voire au fantastique. D'emblée, les personnages sont plongés dans des univers qui se veulent inquiétants, face à des situations exceptionnelles : ici, c'est une échelle qui provoque un tremblement de terre (« Ne touchez pas à l'échelle du voisin! »); là, c'est un mur invisible qui se dresse dans une propriété (« le Mur »); ailleurs, c'est un hypnotiseur qui emporte dans la mort une foule entière (« Dormez, je le veux! »). Mais dans sa volonté de créer une atmosphère propre à surprendre le lecteur, l'auteur ne fait que développer des attentes — fort longues — qu'il ne comble pas, tant les

finale sont décevantes. Plusieurs récits sont farcis de passages souvent outranciers et pulvulent d'inscriptions en italique qui trahissent un manque de confiance envers le lecteur. C'est lorsqu'il emploie une écriture plus simple, plus dépouillée, que Boisvert réussit le mieux ses nouvelles : « Printemps 52 ou le Dernier Amour de papa » et « la Froidure », par exemple, révèlent les possibilités de l'auteur.

Il faut souhaiter que Boisvert offre dorénavant un plus grand nombre de récits de qualité, ce qui avait fait des *Tranches de néant* (le Biocreux, 1980), un recueil bien meilleur dans son ensemble.

Claude GRÉGOIRE

un ancien récit

Virginie SUMPFF
Les éditions de la Pleine lune, Montréal,
1987, 57 p.

Un parcours dans l'abstraction de l'écriture. Une narration dans laquelle rien ne commence ni ne prend fin; où chaque figure est inscrite pour être annulée puis reprise et ainsi de suite. Traversée à la fois par le travail de l'écriture et par l'effort exigé par une relation amoureuse, la narration réfléchit et expose ses contradictions au fil des pages. Aucun personnage n'est vraiment mis en forme. Il y a le « je » de l'écrivaine et le « toi » auquel est destinée une parole inscrite entre les paragraphes portant sur le récit lui-même.

Après *l'irrecevable*, Virginia Sumpff poursuit dans *Un ancien récit* son travail sur l'abstraction de l'écriture. Ainsi est mis en scène le travail cérébral, la réflexion sans fin d'une écrivaine sur la pertinence de cet acte : « ... pourquoi écrire? Pour me débarrasser de l'écriture? » (p. 17); « Combien d'années me reste-t-il à vivre cette répétition de mise en page? » (p. 40); « D'où viennent l'origine et la fin du récit? D'où vient sa présence à l'origine et à la fin du récit? » (p. 43). Il s'agit tellement de l'abstraction de l'écriture, de la réflexion personnelle de l'écrivaine, que le lecteur se demande où il peut faire son entrée : « J'écris comme si je ne devais être que mon seul interlocuteur » (p. 9). C'est que, dans *Un ancien récit*, « il n'y a pas d'idées claires même si les mots sont justes » (p. 49). Il faut alors tenter de lire ces mots justes.

Sophie WAMPACH

NOUVEAUTÉS



pédagogie

comment écrire des histoires guide de l'explorateur

Élisabeth VONARBURG
la Lignée, Belœil, 1986, 229 p.

« Ce livre n'est pas un recueil de recettes ou de trucs, ni une bible de la fiction narrative. Il y a au moins deux situations possibles d'exploration de l'écriture avec le présent guide : ou bien des groupes d'étudiants en compagnie d'animateurs, ou bien des explorateurs solitaires, étudiants ou non ». Cet extrait de l'introduction suffirait à lui seul pour présenter le livre. Mais en tant que lectrice intéressée, il me faut justifier quelque peu cette brève présentation.

L'écriture de ce livre reproduit la dynamique et la conception qu'a l'auteure de la production d'un texte. L'auteure utilise un style assez personnalisé et fait constamment appel à son lecteur. C'est ainsi que, par une sorte d'avertissement de l'auteure, j'ai dû modifier mon comportement de lectrice et tenter à mon tour de remplacer certains exemples d'écriture à coloration science-fictionnelle par des exemples plus classiques.

La séduction de ce livre tient autant aux propos qui y sont tenus qu'à la manière qu'a l'auteure de s'adresser au lecteur. Tout le livre est construit en fonction d'un lecteur hypothétique qui doit répondre aux multiples clins d'œil de l'auteure. Le lecteur est constamment obligé de construire une lecture signifiante composée de refus ou d'adhésion, de commentaires et même de justifications si jamais il abandonnait sa lecture.

L'originalité de ce livre tient aussi au fait que l'auteure a habilement démystifié les termes liés à la narratologie et à la poéticité d'un texte littéraire. À cela s'ajoute la réflexion intelligente d'une auteure pédagogue qui propose aux pédagogues que nous sommes devenus une conception du texte d'élève autre qu'un objet de censure.

Cécile DUBÉ

l'écriture créative

Louis TIMBAL-DUCLAUX
Retz, Paris, 1986, 176 p.

Plusieurs ouvrages ont été écrits pour aider les écrivains, écrivains, écrivains et rédacteurs à libérer l'inspiration. Celui de Louis Timbal-Duclaux, *l'Écriture créative*, est différent et



innovateur car il s'inspire des plus récentes découvertes faites par le professeur Sperry sur le double fonctionnement cérébral.

Dans la première partie, l'auteur s'attarde sur le fonctionnement des deux cerveaux et le développement possible de l'un ou de l'autre, après nous avoir aidés à trouver, par des exemples, des descriptions et de nombreux tests, lequel des deux fonctionne le mieux. La deuxième partie présente cinq méthodes créatives à lire et à essayer, sans ordre de priorité. La troisième partie, plus brève, touche au polissage, à la réécriture structurale des résultats obtenus par l'une ou plusieurs des cinq techniques utilisées précédemment. Deux techniques se rattachent au dessin : constellation de mots, schéma, tableau, dessin, tandis que les trois autres parlent d'écritures rapides successives, de dérive créative et de l'étude systématique d'un énoncé par questionnement créatif.

Cet ouvrage s'adresse aux professeurs de français, aux intellectuels, aux pédagogues, car l'explication du fonctionnement du cerveau donne lieu à une pédagogie interactive. Bref, cette pédagogie peut s'appliquer à tous les étudiants de l'école traditionnelle où la prédominance du cerveau gauche est systématique ; elle permet aussi d'aider les défavorisés de l'apprentissage qui, souvent, ont un cerveau droit prédominant.

Ce livre nous convainc que le temps employé à la recherche des idées, à travers ces techniques, est plus productif, plus intéressant, plus important qu'à travers la méthode traditionnelle du cerveau gauche. Il nous convainc aussi que l'acte d'écrire en est grandement facilité, et nous en sommes stimulés.

Francine LABELLE

pour lire plus vite et mieux

Vitesse — Compréhension — Mémoire (Niveau 4)

Chantal LAVIGNE et Odile DOT
Retz, Paris, 1986, 232 p.

Voici le quatrième livre de la série : « Je deviens un vrai lecteur », série patronnée par François Richardeau, auteur d'une méthode de lecture rapide pour adultes. Il est destiné aux élèves du secondaire et propose une variété d'exercices en vue d'accroître leur rapidité et leur efficacité en lecture. Les exercices qui y sont décrits sont donc très similaires à ceux qui se trouvent dans les autres volumes de cette collection. Ils visent à développer l'habileté perceptive, diminuer le nombre de points de fixation, augmenter l'empan visuel, développer la capacité à anticiper, à écrémer un texte, à référer et à sélectionner des informations, etc.



Ces exercices sont très louables en soi, bien que l'on puisse s'interroger sur la pertinence de certains d'entre eux. Mais, plus que le type d'exercices, c'est le choix des textes avec lesquels ils se font qui suscite notre réaction. En dehors du fait que ces textes proviennent de divers écrits français (œuvres littéraires, chansons, journaux, magazines...), assez peu susceptibles d'intéresser des jeunes Québécois, quel plaisir peut-on trouver à lire pour chaque exercice des extraits d'œuvres différentes ? Le poème « les Djins » de Victor Hugo se prête-t-il vraiment à une activité de limitation des points de fixation ? Une chanson est-elle le matériel idéal pour supprimer la sublocalisation ?...

Par ailleurs, cet ouvrage propose à diverses reprises des « textes-tests » pour vérifier le rapport Compréhension — Mémoire — Vitesse. Ces extraits sont-ils adéquats pour servir de tests ? Essayez de lire vite un extrait des mémoires du jeune Brienne sur la vie de Louis XIV ! Les questions de compréhension semblent plus mesurer la rétention de certaines phrases que la saisie des éléments importants.

Bref, les auteures ont construit un matériel en respectant les paramètres des méthodes de lecture rapide, mais ne semblent pas l'avoir expérimenté.

Nicole Van GRUNDERBEECK

revues

pédagogie de la langue maternelle

Mother Tongue Education
vol. 1, n°s 1-2 (printemps-automne), 1986.

Divers organismes (Association Internationale de Linguistique Appliquée, International Mother Tongue Education Network, Center for Curriculum Development et le Centre de Diffusion du P.P.M.F.) se sont regroupés pour fonder ce bulletin, pour l'instant bilingue, appelé à paraître deux fois l'an. Il se veut avant tout un forum d'échange et de réflexion, entre chercheurs de différents pays, sur tout ce qui touche la pédagogie de la langue maternelle. Les chercheurs en ce domaine se dotent ainsi d'un nouvel instrument international de communication qui, malgré les très nombreuses revues actuellement existantes concernant le langage, faisait défaut.

En effet, les recherches en pédagogie de la langue maternelle ont été considérées, jusqu'à récemment, comme l'affaire de ceux qui parlaient la même langue. Les échanges entre chercheurs se cantonnaient donc à l'intérieur des territoires qui partageaient une langue commune. Mais, au-delà des frontières et des spécificités d'une langue donnée, les problèmes posés par l'enseignement et l'apprentissage de la langue maternelle (tant orale qu'écrite) peuvent être similaires. Dès lors, il ne faut pas s'étonner si quelques chercheurs réalisent enfin leur souhait en créant ce bulletin pour partager leurs préoccupations, faire connaître leurs travaux, et tâcher, en fin de compte, de dégager ce qu'il y a d'universel dans la pédagogie de la langue maternelle, quelle qu'elle soit.

Nicole Van GRUNDERBEECK

le beffroi (n° 1, décembre 1986)

Revue philosophique et littéraire publiée sous la direction d'Alexis Klimov et de Jean Renaud.

Revue « à vocation internationale », *le Beffroi* se présente d'emblée sous l'emblème de la provocation. Au nom de la création véritable, elle s'adresse à ceux et celles que « rebutent » les revues philosophiques traditionnelles, que « dégoûte » la poésie artificielle née du dictionnaire et de la typographie, qu'ennuient les recherches insignifiantes, qu'« écœure » la critique complaisante; « à tous ceux qui sont prêts à encourager le verbe clair, personnel et, s'il le faut, féroce ». Dans une perspective philosophique, le premier numéro propose des réflexions de Léon Chestov issues du *Journal de mes pensées* (1919-1920); une méditation d'André Paradis sur le sens de l'existence humaine; une dénonciation, par Jean Brun, des anti-humanismes modernes; et une étude de Richard Bodéüs sur la parenté intellectuelle de Soljénitsyne et de Platon.

Ce numéro livre également un long poème de Jean Éthier-Blais, « Ode à Paul Morin », des textes inédits et introuvables du poète roumain Benjamin Feldane (1898-1944) que présente Christian Bouchard tandis que, dans ses « Exercices d'amitié », François Hébert s'adresse brièvement à une dizaine d'écrivains (« Tombeau de Nelligan », « Cortazar n'aimait pas l'ail », « Admirable Miron », etc.). Philosophie, textes littéraires et réflexion sur la littérature composent donc ce coup d'envoi dont la présentation matérielle est particulièrement remarquable.

Guy BOUCHARD
Lise PELLETIER

romans

toute la terre à dévorer
André VACHON
Seuil, Paris, 1987, 188 p.

« Cinq heures, le soleil de novembre pas encore levé, il sort de son rêve, avale un verre d'eau, ouvre la porte qui donne sur la grand-rue, prend pied sur le trottoir, et là, retrouve le centre, rentre dans son rêve » (p. 7).

« D'un coup il se retourne, sort de son rêve » (p. 188).

Tels sont les points de départ et d'arrivée du premier roman de l'essayiste André Vachon. Cet univers onirique, qui ouvre et ferme le cycle romanesque autant qu'il le traverse, est cependant exploité selon un mode dont la molle consistance laisse le lecteur sur son appétit.

Le texte de présentation du plat inférieur du livre parlait pourtant de « course folle à travers les quartiers de Montréal, l'Europe et l'Amérique », par les deux héros, soit l'exubérante anthropologue et sociolinguiste Florence Larivière, originaire de Mistassini, professeur d'université (comme l'auteur), et son amant « si peu loquace » McCoy, « homme de loi » d'origine irlandaise (p. 20, 72). On y parlait aussi de « point de libération. De la femme. Et de l'homme », et on y annonçait « une histoire

d'amour. Tendre ». En réalité, on abuse un peu des termes et le seul trait avéré du texte de l'éditeur est ce « regard particulièrement critique » et « décapant » que jette Florence sur la société québécoise.

Toute la terre à dévorer est en effet une sorte d'essai appuyé sur un fond romanesque où la « civilisation, canadienne mais de langue française, depuis peu dite québécoise », et appelée « patchwork culturel » (p. 23), est l'objet de flèches acérées. On y attaque surtout les habitudes alimentaires des gens et la gastronomie nord-américaine. On s'en prend aussi à l'histoire nationale et on dénonce tous les « ensoutanés » (p. 132), en particulier les Oblats et les Jésuites, de même que « le pape à calotte et jupon blancs, face benoîte de pédéraste repenti » (p. 131). C'est dans cette critique, tantôt virulente, tantôt humoristique, que se trouvent les meilleures pages du roman.

Ailleurs, le récit fléchit et n'offre pas toujours la cohésion ni la clarté nécessaires. Il y a par exemple du bavardage dans le troisième chapitre. Un hermétisme plus ou moins serré gêne de même, au quatrième, et des mélanges analeptiques plus ou moins efficaces gâtent un peu les cinquième et sixième, notamment.

Bref, malgré de bons moments, l'œuvre ne commande pas la complète adhésion du lecteur, car le narrateur reste écartelé entre les volontés du critique et les besoins du romancier.

Jean-Guy HUDON

le poison dans l'eau

Christine BROUILLET
Denoël/Lacombe, Paris, 1987, 208 p.
(« Sueurs froides »).

Le Poison dans l'eau est un thriller classique qui appartient à la catégorie des « romans à énigme », pour utiliser les termes de la « typologie du roman policier » de Tzvetan Todorov.

Un inspecteur — féminin en l'occurrence — est chargé de découvrir le meurtrier d'une jeune femme reconnue officiellement comme noyée. Cette Maud Graham doit tenir compte au départ d'aveux contenus dans deux lettres un peu curieuses que lui a transmises une tierce personne. Celle-ci désire moins faire triompher la justice que se venger d'un amour non partagé. Les pistes sont donc multiples et les mobiles ne manquent pas pour que les uns et les autres soient tour à tour suspects du crime : désenchantement conjugal, jalousie, perspective d'un héritage... Graham découvre finalement que la victime a été en réalité foudroyée par un poison dont l'action s'est fait sentir au moment d'une baignade. On apprend en même temps qu'il y a eu maladresse : ce poison était destiné à la belle-mère de la victime, qui a transmis la mort à sa bru sans le savoir en échangeant ses deux coupes de vin empoisonnées, pour éprouver un goût différent.

Il s'agit au total d'un récit honnête, malgré de brefs épisodes de « remplissage », et en dépit, surtout, de la « facilité » de l'aveu final du meurtrier. On pourrait aussi s'interroger sur la force de conviction de l'argument décisif qui vient hâter le dénouement, à savoir la crainte des protagonistes d'une autopsie à pratiquer sur le corps de la victime.

Bref, écrit dans une langue sobre et correcte, le roman vise moins les effets rhétoriques spectaculaires que la simple et essentielle efficacité diégétique.

Jean-Guy HUDON

les amours blessées

Jeanne BOURIN
Éditions de la Table Ronde, Paris, 1987,
307 p.

Le roman historique transforme l'Histoire en œuvre de fiction, propose un passé possible dans le cadre même du passé officiel. Jeanne Bourin, reconnue maître dans ce genre de récit, présente ici sa vision de la Renaissance à travers les amours blessées de Ronsard, poète du renouveau, et de Cassandre, sa muse bien-aimée. De façon fort sensible et intelligente, elle nous fait découvrir un XVI^e siècle non seulement marqué du sceau de l'humanisme et de la renaissance des arts et des lettres, mais également empreint d'intolérance, de guerres civiles, et d'un recul considérable des droits de la femme qui se voit reléguée au rang « d'éternelle mineure ».

Par la voix de Cassandre, la narration devient confidence. Au lendemain de la mort de Ronsard, elle ouvre son cœur à Guillemine, sa servante, et revit, au fil de ses souvenirs, quarante années d'un amour tissé de conflits, de longues séparations et de courts moments d'intense bonheur. La nature, la poésie, les jardins et la musique servaient de cadre à l'expression de cet amour et, même si tout semblait devoir les séparer, — Ronsard, clerc tonsuré, étudiant et poursuivant sa quête d'une nouvelle poésie, Cassandre mariée et vivant recluse, — « l'essentiel était préservé puisque [leurs] âmes demeuraient unies ».

C'est Cassandre qui raconte, mais Ronsard intervient aussi puisque tout le roman est imprégné de sa poésie : elle donne le ton à chacun des chapitres et se mêle à tout moment au récit, donnant encore plus de vie et d'intensité aux souvenirs de Cassandre. Au plan de l'écriture, l'auteure parvient à exprimer avec beaucoup de finesse et d'émotion, dans un style intimiste, la dualité des sentiments qui habitent Cassandre. Et quand cette dernière passe du rôle d'amante blessée à celui de témoin critique de son époque, la rupture de ton dans la narration s'effectue dans l'ensemble de façon harmonieuse. Jeanne Bourin sait raconter et elle le prouve encore une fois à travers le récit d'une tranche de vie et d'histoire où l'amour a su rester le plus fort.

Sylvie POULIOT

cette fois, jeanne...

Louise Anne BOUCHARD
VLB éditeur, Montréal, 1987, 111 p.

C'est avec un petit sourire au coin des lèvres qu'on savoure *Cette fois, Jeanne...* de Louise Anne Bouchard. Sous la forme d'épisodes qui se succèdent sans chronologie apparente, Jeanne livre l'inventaire de ses amours. Sept fois. Roman d'amour ? Pas tout à fait. Louis, l'amour dévastateur et sauvage ; passant par Julien, le père ; Pierre, le beau tombeur de femmes (un bluff) ; Claude, le drogué, et ses « fantasmes foncés » inspirés de Dietrich et du Berlin de l'avant-guerre ; Rock le punk, le tough, à qui Jeanne essaie d'expliquer dans une lettre « zen » qu'elle n'est pas aussi vulgaire qu'il le pense ; du domaine du cinéma il y a Charles, duveteux et moelleux dont les yeux font à Jeanne « mal de clairvoyance » ; sans oublier finalement Frank, l'homme moyen, rustre et rangé, personnage clé d'une supposition (possibilité ?) racontée toujours au conditionnel.

On peut difficilement saisir comment elle est, cette Jeanne qui nous dévoile, à chaque fois, un côté différent de sa personnalité : « Mon père est peintre de formation, ma mère

est comédienne, elle, de réputation. Je suis un entrelacs vicieux de cette association. Donc, je suis fille de peintre et fille de pute, mais pas toujours nécessairement dans cet ordre. Cela dépend chaque jour de la lunaison.»

Cette fois, Jeanne... est un roman d'une légèreté délicieusement intelligente qui ne frôle jamais la banalité. Louise Anne Bouchard réussit à assembler de façon remarquable l'humour et l'audace, la moquerie et la tendresse dans un récit original et touchant qu'il faut absolument lire.

Cecilia PONTE

beaux draps

Jean-Marie POUPART

Boréal, Montréal, 1987, 395 p.

Quelque part entre *la Modification* de Michel Butor et *Manhattan*, de Woody Allen se situerait *Beaux Draps* de Jean-Marie Poupart. René Faille, le héros du roman, raconte à la deuxième personne l'interminable calvaire qui devrait se solder par son suicide. Mais voilà, pour ce plumeux blasé et adipeux, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles ne le paraissent. D'abord, le suicide pépère et indolore ne constitue pas une solution finale à tout casser, — il en sait quelque chose, — par ailleurs, imiter Hubert Aquin le desservirait sur le féroce marché de la postérité. Puis il y a toutes ces affaires en suspens qu'il voudrait bien voir se régler pour partir en paix. Les droits d'auteur à retirer, une dramatique télé à vendre, le fantôme de son ex-femme, l'éducation d'un neveu et, surtout, ce couple de lesbiennes qui l'a choisi comme géniteur idéal l'éloignent toujours de l'échéance suprême. Afin de tuer le temps qu'il lui reste, notre auteur s'adonne à la bouteille et à la digression. Puisqu'il n'a plus rien à perdre, il décide d'en finir une bonne fois pour toutes avec ce qui l'ulcère le plus : les autres!

À la longue, le lecteur pourra éprouver un certain agacement devant le style un peu chargé du récit. Certes l'auteur se justifie par la voix de son narrateur lorsqu'il écrit : « René Faille a beau savoir que le dépouillement est la marque des grandes proses, il est incapable d'une telle abnégation », mais il y a tout de même des limites. Malgré cela, l'humour qui se dégage de l'ensemble fait vite oublier la surenchère verbale. Les mots d'esprit présentés sous forme d'aphorismes étonnent au détour de chaque page. Ne serait-ce que pour le

plaisir de découvrir ce qu'ont en commun la coloquinte, la pastèque, la citrouille, le ventre de la femme enceinte et la contrebasse, il faut lire *Beaux Draps*.

Pierre HÉTU

rose-rouge

Vera POLLACK

Quinze, Montréal, 1987, 235 p.

Soudainement, un jour d'hiver, tout craque dans la vie de Rose Baum, une femme de quarante ans qui n'est douée, semble-t-il, que pour les échecs. Cette éternelle perdante, acculée au désespoir, entreprend donc par le biais de l'écriture de se pencher sur elle-même, histoire de faire le point, de comprendre les leitmotivs de son comportement et d'arriver enfin à prendre en main les ficelles de son destin. Pour cette femme en miettes, qui n'a d'ailleurs plus rien à perdre, la plume devient un ultime outil de survivance, seul capable d'éteindre la « soif narcissique » qui l'habite, une véritable planche de salut qui lui permette non seulement de sauver sa peau mais surtout d'arriver à être bien dedans. Commence alors un envoûtant récit où aucun quartier ne sera fait, ni pour Iris et Don, parents que par le titre, ni pour Guite, la grand-mère frustrée qui assumera tant bien que mal sa charge de mère de fortune, ni non plus pour elle-même, Rose, fleur fragile plus apte à la flétrissure qu'à l'épanouissement. Avec une lucidité rare, la narratrice scrute, analyse et met à nu la petite fille mal aimée et l'adolescente complexée et perdue qu'elle fut comme la femme écartelée qu'elle est devenue. Enchaîné dès les premières lignes, le lecteur accepte avec plaisir le rôle de confident tant sont riches, denses et vivants les souvenirs de cet être meurtri, tant sont riches aussi le style, le vocabulaire et la culture de l'auteure. À saveur hautement thérapeutique, *Rose-Rouge* échappe cependant à la faiblesse fréquente de ce type d'ouvrage : l'ennui. En effet, l'humour étant aussi au rendez-vous, le livre ne devient pas une plate énumération de *mea culpa*, un misérable étalage de plaies et de bosses ou un long chapelet d'excuses. Fruit d'une démarche sincère et approfondie, il s'avère au contraire un témoignage d'une grande sensibilité, bouleversant, intense et des plus humains.

Jeanne TURCOTTE

l'écrit-vent

Benoît FRADETTE

Leméac, Montréal, 1987, 133 p.

Parvenu au soir de sa vie, l'Écrit-Vent jette un dernier regard sur son passé, réfléchit sur le sens du chemin parcouru. Il entraîne avec lui le lecteur sur la voie qui est la sienne depuis l'adolescence, celle de la fidélité à soi qui commande le refus des demi-mesures et des faux-fuyants. Marginal, il rejette tous les mouvements, qu'ils soient politiques, sociaux ou religieux, et préfère, le plus souvent, l'amitié du Vent à la compagnie des hommes. À l'écoute d'une nature sans cesse menacée par la bêtise humaine, il erre de par le monde, cherchant à comprendre la vie.

Rempli de fièvre et d'émotion, *l'Écrit-Vent* constitue une première pour son auteur, Benoît Fradette. À la fois poème, roman et conte philosophique, ce récit, à l'image du Vent qui le parcourt, souffle en tous sens. L'univers qu'on y présente n'a de limite que l'imagination de son auteur. Le lecteur se voit donc transporté dans un monde où tout peut arriver : les animaux de la forêt se réunissent en conseil, le Vent « tombe en amour », une fleur confie ses pensées à l'Écrit-Vent. La poésie, cette « utopie discrète », prend le nom d'Inconnue et la rencontre de celle-ci avec l'Écrit-Vent donne lieu à une conversation fort colorée sur l'écriture, les angoisses de l'écrivain et l'attitude du lecteur.

On sent chez l'auteur l'urgence de dire et de tout dire, ce qui donne lieu parfois à des plaidoyers pour la protection de l'environnement, ou à des condamnations, par exemple, de l'esprit de propriété, de la prostitution du travailleur qui vend ses bras et son cerveau pour un salaire. Malheureusement, dans ces passages, le ton devient moralisateur et les jugements sont sans nuance. Malgré ces faiblesses, il peut être intéressant de lire, pour sa fraîcheur et sa vigueur, ce roman qui appelle à la découverte de soi par-delà les systèmes.

Sylvie POULIOT

les visiteurs du pôle nord

Jean-François SOMCYNKY

Pierre Tisseyre, Montréal, 1987, 316 p.

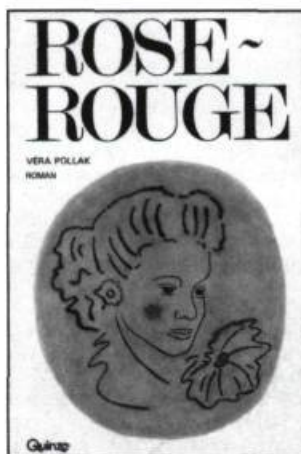
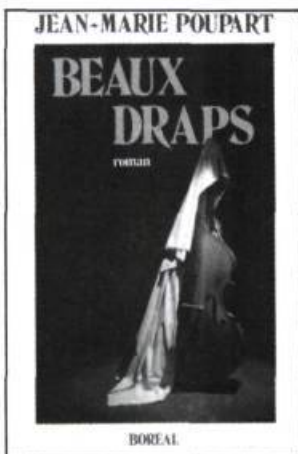
Science-fiction et érotisme vont de pair dans l'œuvre de Jean-François Somcynsky. Malheureusement, le résultat n'est pas toujours heureux, et le roman, *les Visiteurs du pôle Nord*, n'apporte rien de bien nouveau à la science-fiction québécoise.

Ils sont sept, ils viennent de la planète Chumoï, et leur vaisseau spatial vient se perdre sur terre par un soir d'avril 2043. Ils ont le teint « vert, très pâle », et les oreilles « à peine pointues » (p. 22). Sitôt débarqués, ils sont victimes de la tension politique mondiale : les Asiatiques s'emparent de quatre d'entre eux, les Nord-Américains gardent les trois autres. De toutes parts, ils sont sollicités. Fins scientifiques, militaires ou humanitaires ? Eux, pacifiques, désirent avant tout apprendre et connaître, « partager ». Rapidement, ils démontrent des aptitudes amoureuses et sexuelles particulières...

Malgré la noblesse du message qui ressort de la présence des extra-terrestres dans ce roman, l'ensemble demeure peu touchant. Le récit est constamment alourdi par d'interminables scènes protocolaires. Un roman au départ pas nouveau en soi mais intéressant, mais qui se dilue par la suite et mène à une finale pauvre en imagination.

Claude GRÉGOIRE

NOUVEAUTÉS



renaissance en paganie

Andrée FERRETTI
L'Hexagone, Montréal, 1987, 92 p.
(Coll. Fictions).

Le fantôme d'Hubert Aquin n'a pas fini de hanter la littérature québécoise. Plus de dix ans après sa mort, l'auteur de *Prochain Épisode* et de *Neige noire* renaît et devient personnage dans ce premier — mais combien remarquable — roman d'Andrée Ferretti, *Renaissance en Paganie*.

6 février 1985, Bibliothèque Nationale du Québec à Montréal, la jeune philosophe Élane Rivière voit son écran cathodique confondre les initiales de l'écrivain québécois avec celles d'Hypathie d'Alexandrie, philosophe et mathématicienne assassinée par l'Église au V^e siècle. Commence alors une troublante conversation d'outre-tombe où se raconteront deux êtres passionnés aux destins tragiques, unis dans leur rébellion face à leurs époques respectives. Lui voulait « forcer les obstructions, enjamber les obstacles, franchir les limites » (p. 11); elle voulait « tout connaître du ciel et de la terre et du détour humain avant d'aborder à jamais les champs de l'insondable » (p. 13).

Malgré l'inévitable gravité du propos, les voix de l'au-delà ont une teinte enchanteresse dans ce récit. Dense et souple, d'une étonnante fluidité, l'écriture participe de la séduction que provoque la rencontre entre les protagonistes : chaque phrase, chaque mot, chaque silence est moment de ravissement pour le lecteur. Vie, mort, liberté et oppression renaissent par un langage envoûtant. C'est un roman court, à la finale éblouissante, qu'on lit et relit pour en saisir toute la beauté.

Claude GRÉGOIRE

sprotch et le tuyau manquant

Stéphane DROLET
Fides, Montréal, 1987, 223 p.

La disparition saugrenue d'un tuyau dans son sous-sol déclenche une avalanche de mésaventures à Sprotch, son propriétaire. Ce dernier a quitté la terre en 2135 pour s'installer sur Clog, un satellite de Proxima, récemment colonisé par les missions terriennes. Depuis, il occupe le poste de concierge en chef du palais de l'empereur Olorien, l'un des plus puissants représentants des Gorgiens, premiers habitants de Clog : « Immenses masses gélatinoformes vertes, dotées de deux yeux protubérants et d'une terrible paire de canines effilées, ils étaient relativement évolués... » (p. 7). Ainsi Sprotch accompagné de Ro27, un robot doté de toute la gamme des sentiments humains, tentera plutôt mal que bien d'échapper aux multiples tentacules meurtrières d'un vaste complot interplanétaire. Selon les dires de l'auteur, seul son titre de « héros littéraire » préservera Sprotch de la mort.

Malheureusement, les personnages manquent de consistance. Le lecteur s'attache difficilement à Sprotch tant il reste flou et distant. Stéphane Drolet, lauréat du prix Lieutenant-gouverneur pour jeunes auteurs 1987, base son intrigue sur un humour sarcastique propre aux héros de la B.D.. Trop souvent, pourtant, le style rappelle les palabres hilarantes d'Achille Talon. L'action se perd, alors, dans les méandres brumeux qui finis-

sent par ennuyer le lecteur autant que les remarques fanfaronnes en bas de page.

Une écriture parfois malhabile enraye le développement de l'histoire : « Son bras gauche n'était plus de ce monde, le fémur de la jambe droite surgissait à l'air libre pour la première fois de son existence... » (p. 189). Des digressions interminables dénonçant la bêtise humaine achèvent de masquer l'événement principal qu'est la disparition du tuyau.

Néanmoins, l'action nous retient par des rebondissements surprenants et un manque de sérieux désopilant qui démontrent la richesse d'imagination de l'auteur. Il ne reste plus alors qu'à apprivoiser l'écriture pour avoir un bon roman.

Danielle PITTET

katana

Paul OHL
Québec/Amérique, Montréal, 1987, 526 p.
(Coll. Deux Contienents).

L'intérêt du roman historique tient dans l'habileté de l'auteur à allier dans une juste mesure authenticité historique et fiction. En nous entraînant au cœur du Japon féodal des XVI^e et XVII^e siècles avec *Katana*, Paul Ohl relève avec brio cet exigeant défi.

Katana est un roman impressionnant. Avec une écriture puissante et riche, il raconte, d'un côté, les efforts du seigneur Tokugawa pour réunifier le Japon alors déchiré par les guerres intestines et la menace des Barbares occidentaux; de l'autre, il suit le cheminement initiatique d'un héros fictif, Kikusui, par lequel le lecteur pourra découvrir le Japon profond : un pays d'une grandeur terrible, qui vénère autant la vue des cerisiers en fleurs, l'amour et la beauté que l'art du combat et la mise à mort par le sabre (le katana) qui macule constamment le récit.

C'est le roman en entier qui est placé sous l'égide du katana : le récit est exigeant, d'une précision impitoyable, truffé de descriptions parfois brillantes qui témoignent d'une grande connaissance du sujet. Un souci du détail et de l'authenticité qui nécessite glossaire, carte géographique et notes historiques en fin de volume. Fresque exigeante donc, au risque d'égarer le lecteur sous la masse des informations, *Katana* est néanmoins une fiction qui porte très bien le poids de son histoire.

Claude GRÉGOIRE

la femme de sath

Andrée A. MICHAUD
Québec/Amérique, Montréal,
1987, 154 p. (14,95 \$)

Je ne qualifierai pas le premier roman d'Andrée A. Michaud de chef-d'œuvre. Loin de là. Pourtant, si le premier chapitre peut réussir à décourager les plus « mordus » de la littérature et si, à plusieurs reprises, le lecteur se sent dérouter, il y a un « je ne sais quoi » qui nous empêche de refermer le volume avant la fin.

Un homme et deux femmes débarquent du train un soir à Sath. De mystérieux liens unissent ces trois personnages. Les habitants de la ville les observent sans comprendre. Puis, un à un, les étrangers disparaissent. Cela se passe en 1939. Au tournant des années quarante, Sath est détruite par un raz-de-marée. En mai 1963, une femme reçoit un cahier relatant, de façon incomplète, le séjour de ces trois inconnus à Sath. Elle tente alors de retrouver les gens qui les ont cotoyés et chacun des chapitres qui suivent apporte un nouveau témoignage, une vision nouvelle du même événement. Tout n'est que nuances et question de focalisation. Tout se passe entre la mémoire et l'oubli. Sath. La mer la nuit. Et un feu séparant les corps qui s'appellent. Sath. Un homme, deux femmes dans cette ville située entre North et le bout du monde.

Il n'y a pas d'histoire dans ce roman où la poésie n'est point absente, où la répétition des mots envoûte, seulement un fil conducteur : une nuit à Sath, près de la mer et du feu : un homme et deux femmes. Non ce n'est pas un livre facile à lire, ce n'est pas un chef-d'œuvre ni un best-seller mais...

Hélène MARCOTTE

amarok

Bernard CLAVEL
Albin Michel, Paris, 1987, 270 p. (19,95 \$)

Les quelque cinquante volumes que Bernard Clavel a écrits, de même que les nombreuses récompenses qu'il a reçues, dont le prix Goncourt en 1968 pour *Fruits de l'hiver*, en ont fait un des écrivains français les plus connus au Québec. Depuis quelques années, il poursuit la composition d'une grande fresque ro-



NOUVEAUTÉS

manesque : le « Royaume du Nord ». *Harricana*, *l'Or de la terre*, *Miséréré* et *Amarok* en sont les quatre premiers volets.

Amarok se déroule au début des années quarante, lors de la conscription. Timax blesse involontairement un sergent de la police militaire et doit s'enfuir pour échapper à la loi. Raoul, le vieux trappeur qui l'a éduqué, accompagné de son chien Amarok, part avec lui. Et tout au long des 270 pages, nous assistons à la fuite éperdue de ces êtres dans les terres glacées de l'Abitibi, jusqu'aux confins du Grand Nord. L'intrigue est simple, peut-être trop, et les personnages, simplifiés à l'extrême, ne parviennent pas à nous toucher vraiment. De plus, à plusieurs reprises, la panique de Timax finit par agacer. L'auteur ne sait pas (n'essaie pas de ?) nous rendre ce personnage sympathique. Aussi, malgré le talent de conteur de Clavel et ses descriptions sans pareilles de la nature, j'ai été déçue par *Amarok*. C'est un roman populaire qui se lit aisément, qui divertit le lecteur, mais qu'on oublie rapidement, la lecture terminée.

Hélène MARCOTTE

aaa, aâh, ha ou les amours malaisées

François BARCELO
L'Hexagone, Montréal, 1987, 256 p.
(Coll. Fictions)

Heureuse expérience que la lecture d'un roman de François Barcelo ! Après quatre ans de silence, l'écrivain et concepteur publicitaire montréalais nous propose un quatrième roman rempli d'une heureuse folie, *Aaa, Aâh, Ha ou les Amours malaisées*.

Cette fois, Barcelo a imaginé la planète Coquecigrue, et y a fait naître trois mondes fort différents, *Aaa*, *Aâh* et *Ha*, qui vivent ou survivent tant bien que mal dans la plus grande ignorance de leur coexistence. En *Aaa*, un vieux sage qui se transforme en arbre veille sur des êtres aux formes, couleurs et comportements carnavalesques ; en *Aâh*, c'est la monarchie la plus désordonnée, avec un roi incapable trompé par une reine à la poitrine intimidante ; enfin, dans *Ha*, celui des trois mondes qui s'apparente le plus au nôtre (!), des poules bleues et des fusées tardent à voler, et un maréchal cul-de-jatte laisse les

fusées veiller à la sécurité du territoire pendant qu'il passe ses après-midi à faire l'amour. Mais ressort surtout, de la déconcertante juxtaposition de ces trois mondes, une joyeuse cacophonie, d'une subtile incohérence, où l'amour et la fatalité, comme le comique et le tragique, ont partie liée.

Barcelo est un habile conteur, et il sait rendre avec humour et bonheur la douce absurdité des personnages, des situations et des mondes qu'il décrit. À lire pour rire !

Claude GRÉGOIRE

théâtre

le vrai monde ?

Michel TREMBLAY
Leméac, Montréal, 1987, 106 p.
(Collection Théâtre)

Dans la filiation de *l'Impromptu d'Outremont* évoquant la vision de Michel Tremblay sur la culture, le théâtre et la langue, *le Vrai Monde ?* soulève — dans une fiction exposant deux, une pièce dans et sur le théâtre — un débat

sur l'attitude et la latitude d'un auteur dramatique par rapport à ses sources et modèles, surtout lorsqu'ils appartiennent à son entourage immédiat. Inversement, droit à l'intimité et au respect de leur vie personnelle pour ces gens « utilisés » comme source d'inspiration et se sentant espionnés, ridiculisés, enlaidis, manipulés, incarnés qu'ils sont dans des personnages plus ou moins transposés. Comment réconcilier ce souci légitime d'une vie privée avec ce besoin impérieux de l'écrivain de nommer l'innommable, de communiquer, de « faire dire aux autres c'qu'y sont pas capables de dire », de tenter « de trouver un sens à ce qui se passe à l'intérieur des autres » ?

Le problème se pose de façon aiguë à Claude, 23 ans, auteur d'une première pièce qu'il fait d'abord lire à sa mère qui se dit trahie puis il essuie un refus de la part de son père qui se présume incompris, relativement surtout à un soir énigmatique pendant lequel, ivre, il aurait été tenté d'avoir des rapports incestueux avec sa fillette. L'intérêt ne se situe pas au niveau de la trame frôlant parfois le mélo mais dans la juxtaposition et l'interpénétration de ces deux pièces dont chaque personnage, sauf Claude, est joué par deux interprètes, l'un correspondant au texte présenté comme « réaliste » et l'autre, au personnage de fiction de la pièce de Claude.

Ce doublage de la structure crée un tissu serré dans lequel divergent et s'interpellent constamment les divers points de vue sur la même situation. « Réalité » et transposition entraînent une lecture ouverte où hypotexte et hypertexte se dénoncent mutuellement et sollicitent un lecteur ou un spectateur pouvant proposer à leur tour, à l'infini, une X^e version s'ingéniant à déterminer où loge *le Vrai Monde ?*

Gilles GIRARD

un oiseau vivant dans la gueule

Jeanne-Mance DELISLE
La Pleine lune, Montréal, 1987, 130 p.

Dans une atmosphère sauvage de violence verbale et physique s'apparentant au *Cri de Münch* et à l'esthétique de la cruauté d'Artaud, Jeanne-Mance Delisle nous propose une relecture du mythe de Castor et Pollux et du drame originel de Caïn et Abel. Trois personnages : Xavier et Adrien, — narcissisme angossé *versus* rudesse dominatrice —, deux frères liés par leur gémellité et leurs rapports incestueux. Et Hélène qui voudrait se réserver l'exclusivité de Xavier et qui témoigne dans son œuvre d'écrivaine (lettres, contes, théâtre dans le théâtre) des antagonismes éclatant dans le huis-clos de leur isolement.

Transgression de l'interdit donc, comme dans *Un reel ben beau, ben triste*, mais rejoignant ici une préoccupation fondamentale de l'être : l'aspiration à rejoindre son double, à combler ce manque en soi d'où jaillit le désir, la prétention de rétablir l'unité première perdue.

Dans la vérité brute de leur psychologie primaire ou derrière la transposition révélatrice de leurs masques, les personnages se cherchent, se heurtent, se consomment. Dans un lieu primitif d'affrontements « au milieu des vents dont la musique fascinante érotise les présences jusqu'au vertige », une tragédie gigogne au style acéré « où l'amour se déses-père ».

Gilles GIRARD



NOUVEAUTÉS